

Le grand concours : journal des professeurs, des instituteurs : novembre 1842 : octobre 1843

ATTENTION : CETTE COLLECTION EST TEMPORAIREMENT INDISPONIBLE À LA CONSULTATION. MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION

Numéro d'inventaire : 2024.0.323

Type de document : livre

Période de création : 2e quart 19e siècle

Date de création : 1843

Inscriptions :

- titre : LE / GRAND CONCOURS / JOURNAL / DES PROFESSEURS, DES INSTITUTEURS

....

- impression : IMPRIMERIE DE TERZUOLO, RUE MADAME, N°30.(dernière page)

Matériau(x) et technique(s) : papier, carton | lithographie

Description : Ouvrage broché à couverture en carton, au dos recouvert de percaline marron, aux plats couverts de papier peint en rouge. Feuilles imprimées en noir et blanc.

Mesures : longueur : 23,3 cm ; largeur : 15,5 cm ; épaisseur : 2,3 cm

Notes : Ouvrage regroupant les numéros du journal des professeurs Le Grand Concours, parus de novembre 1842 à octobre 1843 (1ère année de parution).

Mots-clés : Pédagogie, didactique (généralités)

Lieu(x) de création : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 384 p.

table des matières : 4 p.

Novembre.

1842.



LE

GRAND CONCOURS

JOURNAL

DES PROFESSEURS, DES INSTITUTEURS....

AUX INSTITUTEURS ET AUX INSTITUTRICES.

C'est à vous, dignes Instituteurs et Institutrices, que nous venons offrir le fruit de nos réflexions, à vous qui, animés du noble désir de servir utilement votre pays, sacrifiez votre temps, votre repos et votre savoir à la première éducation de la jeunesse; qui lui posez les premiers éléments de la science avec un courage qu'aucun obstacle ne peut vaincre, avec une patience qu'aucun déboire ne fatigue; à vous qui, pénétrés de la dignité de votre profession et dirigés par de bons principes, proposez chaque jour à la nouvelle génération les éloquents modèles qu'elle doit suivre. Toujours environnés de dégoûts, constamment assiégés par la pétulance et par l'étourderie du jeune âge, souvent payés par l'insouciance, exposés de plus à l'ingratitude, vous parcourez, à travers de rudes épreuves, une carrière où, pour une fleur qui croît sous vos pas, vos yeux rencontrent mille épines. Eh bien ! c'est pour rétrécir le cercle de vos peines que nous nous sommes associés à vos nobles travaux, et c'est pour en alléger

— 2 —

le poids que nous venons, non vous proposer une méthode nouvelle, mais vous confier quelques pensées suggérées par l'expérience de nombreuses années passées au milieu de la jeunesse. Heureux si nous avons mérité que quelques-uns de vous, Messieurs, disent, en parlant de ce Journal : « Il nous a été utile. » Qu'il est doux pour nous de vous aider dans vos pénibles fonctions, vous qui remplissez si bien vos devoirs ! Occupés sans relâche de l'éducation des enfants, vous acquerrez un droit bien fondé à l'estime publique ; la Société vous doit un tribut de reconnaissance ; mais les vertus et les bonnes qualités des élèves confiés à vos soins seront votre plus douce récompense.

COUP-D'OEIL RAPIDE ET GÉNÉRAL SUR LES PROGRÈS, LA DÉCADENCE DES
DIVERSES BRANCHES DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Sous le rapport de la littérature, des sciences, des arts, sommes-nous stationnaires, en progrès ou en décadence ? Telle est la grande question qui s'agite en France depuis vingt ou trente ans. Pour l'homme instruit, raisonnable, qui voit, examine et juge les choses de sang-froid, il est certaines branches des connaissances humaines qui sont en progrès, d'autres sont en pleine décadence ; il en est, enfin, quelques-unes dont la marche ou les développements sont si pénibles et si lents qu'on peut les considérer comme stationnaires.

La littérature, par exemple, est grandement en décadence ; le XIX^e siècle, qui en est bientôt à sa première moitié, n'a point encore vu paraître de livre, soit en prose, soit en vers, que l'on puisse mettre à côté des chefs-d'œuvre des écrivains du premier ordre. Quant aux rares productions qui ont obtenu des succès mérités, et dont notre siècle s'honore, elles sont, convenez-en, l'ouvrage d'hommes qui avaient fini leurs études avant 89.

Mais si nous manquons d'ouvrages fortement conçus, savamment élaborés, écrits avec clarté, précision, nous sommes, par une sorte de compensation, inondés d'une multitude incroyable de médiocrités. Les auteurs nos contemporains sont d'une fécondité merveil-

— 3 —

leuse ; il en est beaucoup, sinon tous, *dont la fertile plume* pourrait au besoin, *sans peine, enfanter un volume* par mois ; cela s'est vu, cela se voit. Le grand défaut de nos prosateurs consiste principalement dans une fatigante prolixité ; ce sont des histoires, des romans d'une longueur démesurée, assaisonnés de force réflexions, dissertations, etc., etc., composés à la hâte, sans plan, sans ordre, et comme les matières s'offrent à la plume de l'écrivain.

Nos poètes épiques, dramatiques et lyriques, sont bien autrement prétentieux. Si on veut les croire, ils ont réformé le Parnasse, et laissé loin, bien loin derrière eux, les vieux rimeurs que l'on qualifie de *classiques*. Il est bien vrai que de loin en loin on rencontre, dans les recueils de leurs œuvres, des strophes heureuses, des vers harmonieux et bien tournés ; mais, ce qui est bien plus vrai encore, c'est que leur style est si sublime, si hyperbolique, qu'on est à tout moment obligé de s'arrêter pour se rendre compte de ce qu'ils ont voulu dire ; ce sont, enfin, comme l'a dit Horace, des

. . . . *versus inopes rerum, nugæque canoræ.*

(Vers dépourvus de sens, bagatelles sonores.)

Nous dirons donc à ceux de nos abonnés qui consacrent leur temps et leurs soins à l'éducation de la jeunesse : « Ne cessez de répéter à vos élèves que toutes les fois que l'on a l'insolente prétention de faire autrement et mieux que les écrivains justement renommés de la Grèce et de Rome antique, du siècle de Léon X et du siècle, le plus magnifique de tous, du grand roi Louis XIV, on s'égare, on se perd, on ne produit que des œuvres indigestes, bizarres, indignes des suffrages des hommes sensés et de la postérité. »

Chacun a pu faire l'observation que la littérature, l'architecture, la sculpture, la peinture, ont entr'elles des rapports si intimes qu'elles se perfectionnent, brillent de tout leur éclat ou dépérissent en même temps chez un même peuple. Les compatriotes d'Homère, de Thucydide, de Platon, de Sophocle, furent des architectes du premier ordre, des sculpteurs sublimes, inimitables, et assurément ils virent parmi eux des peintres dignes de la haute réputation que leur firent la Grèce et Rome policée. Pareillement, lorsque, parmi nous, Liberal-Bruant, Jules Mansard, le médecin Perrault, Blondel, traçaient les plans des édifices qui sont une des gloires du grand siècle, Pascal, Racine, Corneille, Bossuet, La Fontaine, s'élevaient par les productions de leur génie au rang des écrivains les plus illustres.

